

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

“ Nous avons facilement cédé aux instances de M. Delmas, qui a tenu à nous garder toute la journée.

“ Après le déjeuner, nous sommes allés comme en pèlerinage aux endroits où Georgette et moi nous étions rencontrés. A chaque pas surgissait un souvenir.

—“ Vous rappelez-vous, Georgette ?

—“ Vous souvenez-vous, Paul ? ”

“ Et nous marchions d'un pas léger à travers la campagne déserte nous communiquant nos impressions qu'égayait un beau soleil d'hiver “ Nous revînmes au bourg.

“ En passant devant le “ Faisan doré,” je remarquai que l'auberge avait l'aspect morne d'une maison abandonnée. Les clients d'autrefois semblent n'en plus connaître le chemin. L'oiseau grossièrement peint sur l'enseigne me parut triste, très triste, comme s'il eût eu le pressentiment d'une ruine irrémédiable.

“ Georgette poussa un soupir. La chère enfant a déjà oublié le mal qu'on lui a fait ; elle ne songeait à ce moment qu'aux bons procédés, bien lointains, hélas ! de l'homme qui l'a recueillie et élevée.

“ Tout son passé, l'énigme de sa naissance se présentèrent à sa pensée, et son bras serrait plus fortement le mien, comme pour me dire que c'était à moi, à moi, seul, qu'elle devait son bonheur présent.

“ Tu te rappelles que Mlle Emilienne ne pouvait prononcer le nom de sa maman Marguerite sans que des larmes lui vinssent aux yeux ; il en est de même de Georgette chaque fois qu'elle parle de sa maman Jacqueline.

“ Que de choses semblables dans la destinée de ces deux jeunes filles ! . . . Toutes deux sans famille, toutes deux livrées dès l'enfance aux hasards de la vie ! Il y a dans cela comme une raison de l'intimité qui doit régner entre nos deux foyers.

“ Georgette s'appuyait à mon bras, et sur notre passage, dans les rues de la petite ville, elle recueillait des sourires d'amitié, et c'était à chaque instant des “ Bonjour, mademoiselle Georgette.” Des mains aussi venaient serrer les siennes.

“ Le reste de la journée s'écoula rapidement. Cependant, par moments, je remarquais un nuage de mélancolie sur le visage de Georgette. Était-ce le souvenir de ses parents adoptifs ? Était-ce le regret de quitter sitôt ces excellentes gens dont le dévouement lui avait été si précieux ?

“ Elle est si aimante, ma Georgette ?

“ Enfin il fallut s'arracher aux caresses des enfants et aux baisers de Mme Delmas, qui ne pouvaient se résigner à nous voir partir. La nuit était venue quand nous montâmes en wagon. Lorsque Georgette vit disparaître dans les ténèbres la silhouette de la vieille tour, sa main pressa la mienne :

—“ Paul, me dit-elle, j'ai beaucoup souffert à Montlhéry ; mais le souvenir de ces lieux que nous avons revus aujourd'hui me sera cependant toujours cher, car c'est à Montlhéry que nous nous sommes connus.

—“ Nous y reviendrons, répondis-je, comme à un pèlerinage consacré par notre amour.

—“ Oui ! Paul, murmura-t-elle, comme je vous aime ! ”

“ bercée par le tanguage du wagon, elle s'assoupit ; et à la lueur douteuse de la lampe je regardais son charmant visage, qui reflétait le bonheur.

“ Enfantillages, puérilités de la jeunesse dirait un sceptique ; mais ce n'est pas toi qui tiendras ce langage, toi qui vois constamment apparaître à tes yeux l'image de celle que tu aimes d'un amour égal à celui que j'ai pour Georgette.

“ J'ai souvent entendu dire que l'homme absorbé par une grande passion manque d'énergie et est incapable de se donner à aucun travail sérieux. Je donne à ce prétendu axiome un éclatant démenti : jamais je n'ai travaillé avec une pareille ardeur ; mes tableaux avancent rapidement, et, sans me montrer présomptueux, je crois au succès de mon exposition.

“ Et toi, monsieur le savant, reviendras-tu avec de précieuses découvertes et un rapport qui préparera ton entrée à l'Académie des sciences ?

“ T'ai-je dit que mon père aime Georgette comme sa propre fille, qu'elle l'a conquis sans réserve, et que son front, dont les plis soucieux m'ont souvent attristé, s'illumine dès qu'il voit le charmant visage de ma fiancée et entend le timbre mélodieux de sa voix ?

“ Ah ! mon ami, nous devons nous réjouir d'avoir des parents

qu'aucun sacrifice n'effraye, dès qu'il s'agit d'épargner un chagrin à leur fils.

“ J'aurais encore bien des choses à te dire, mais ce sera pour une autre lettre, si tu ne m'annonces pas ton prochain retour.

—“ A toi de cœur.

“ PAUL LEBRUN.”

Lucien Delteil se sentit réconforté par ces lettres. Il savait qu'il pouvait avoir une confiance absolue en sa grand'mère, et la foi dans l'avenir qu'exprimait son ami se communiquait à lui.

Absorbé dans ses pensées, il s'oubliait dans sa chambre, lorsqu'un de ses camarades vint le chercher. C'était un jeune homme de son âge avec lequel il s'était lié à l'école : leur intimité était devenue plus grande encore depuis qu'ils faisaient partie de la mission dirigée par M. Frémigny.

—On va se mettre à table, dit le jeune homme, on n'attend plus que toi.

—Je suis à vous, mon cher Durfort, répondit Lucien.

Il était d'une gaieté inaccoutumée, et son ami remarqua que sa physionomie n'avait plus l'expression soucieuse des jours précédents.

Tu as reçu de bonnes nouvelles de Paris ? lui dit-il.

—Oui, excellentes.

—J'en suis enchanté. J'aurai une proposition à te faire, mais après le déjeuner ; ne nous faisons pas attendre.

Après le repas, M. Frémigny annonça à ses compagnons qu'il considérait leur mission comme terminée et que dans huit jours on rentrerait à Paris.

Il ajouta que, pendant ces huit jours, ces messieurs étaient libres de prendre un repos bien mérité.

Quand M. Durfort se trouva seul avec Lucien, il lui dit :

—M. Frémigny nous accorde à tous un congé dont nous aurions tort de ne pas profiter. Or, mon cher Lucien, je te propose de venir avec moi.

—Où cela ?

—Chez mes parents qui, comme tu le sais, ont leur château au pied des Pyrénées. Mon père et ma mère te connaissent, ils savent que tu es mon ami, ils te recevront à bras ouverts. Je n'ai pas à te vanter la beauté de ce pays, nous y ferons de très intéressantes excursions.

Lucien paraissait hésitant.

—Oh ! ne refuse pas ! ajouta M. Durfort.

—Soit, fit Lucien, je t'accompagnerai. Quand partirons-nous ?

—Ce soir même si tu veux.

—Eh bien, oui, ce soir.

Lucien rentra chez lui, pour répondre à la lettre de sa grand'mère et celle de Paul Lebrun.

Il ne voulait pas aller faire un séjour d'une semaine au château des parents de son ami Durfort, sans que Mme Villarceau en fût prévenue.

XVI.—LE CONSENTEMENT

Comme nous l'avions vu dans sa lettre à son petit-fils, Mme Villarceau se tenait vis à vis de sa fille et de son gendre dans une attitude réservée, en attendant le moment qui lui paraîtrait favorable pour plaider la cause des deux amoureux.

Elle ne se dissimulait pas que la tâche était difficile, d'autant plus difficile que M. et Mme Delteil ne voyaient pas un jeune homme d'un mérite égal à celui de leur fils, et que Lucien avait le droit de réclamer à un très beau mariage.

Sorti deuxième de l'École polytechnique, doué de tous les avantages physiques, héritier d'un nom illustre et d'une grande fortune, Lucien, selon eux, devait choisir parmi les jeunes filles les plus belles et les plus riches de Paris.

Souvent, entre eux, ils causaient du mariage de leur fils et passaient en revue les jeunes filles de l'aristocratie de naissance et de fortune parmi lesquelles pourrait se trouver la femme de Lucien.

Mme Villarceau n'ignorait pas ces rêves de M. et de Mme Delteil, et plus d'une fois elle avait saisi des allusions qui auraient provoqué les protestations du jeune ingénieur, s'il en eût eu connaissance.

Elle avait reçu la lettre que Lucien avait écrite avant de partir pour les Pyrénées. Le jeune homme lui parlait de la jolie dentelliè-